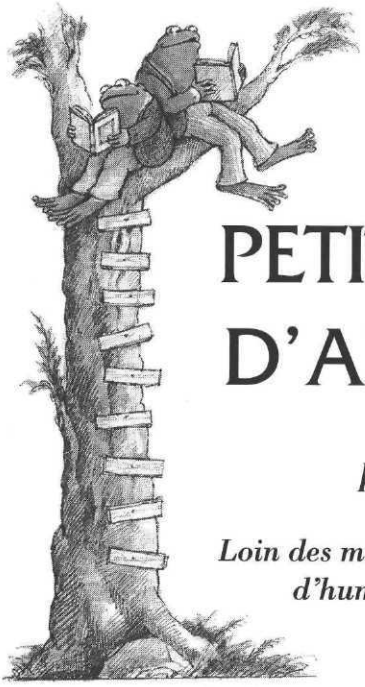
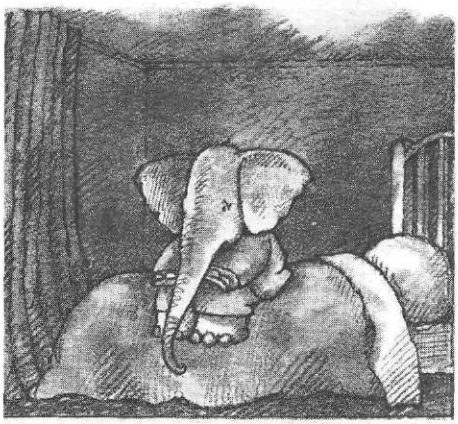


LES GRANDES PETITES HISTOIRES D'ARNOLD LOBEL

par Françoise Ballanger

Loin des modes tapageuses, un chef-d'œuvre discret d'humour et de légèreté à savourer toujours, à redécouvrir peut-être. Si les « petites » histoires d'Arnold Lobel évoquent des thèmes majeurs pour l'enfant-lecteur, leur charme, leur puissance, résident dans l'art subtil de l'auteur ; dans sa capacité à retrouver les chemins intérieurs de l'enfance, sa logique surprenante, sa fantaisie, et à ouvrir une grande liberté de lecture : une œuvre qui semble limpide et qui est tout simplement du grand art.

« Quelque chose de merveilleux m'est arrivé en 1970 », confie Arnold Lobel... « Si vous êtes artiste et que vous avez de la chance, cela vous arrive : tout à coup, toutes les choses qui ne marchaient pas jusque-là dans votre travail se mettent à aller ». Et d'ajouter, heureux de cette découverte : « Je pense que l'un des secrets pour écrire de bons livres pour les enfants est que vous ne pouvez pas vraiment écrire pour les enfants : vous devez écrire des livres pour vous-mêmes et sur vous-mêmes. En écrivant le manuscrit de *Ranelot et Bufolet*, j'ai été capable, pour la première fois, d'écrire sur moi-même ». Or c'est cette année-là qu'il crée les deux fameux personnages que l'on retrouvera ensuite dans les trois autres livres publiés en 1972, 76 et 79, toujours dans la collection « I can read » de chez Harper, où les rejoindront en 74 *Sept histoires de souris*, en 75 *Hulul*, en 77 *La Soupe à la souris*, en 78 *Sauterelle* et en 81 *Oncle Éléphant*. Bien sûr le talent de Lobel dépasse largement le cadre de ces quelques ouvrages, mais il s'y manifeste de la manière la plus personnelle : comme si, contraint à la plus grande simplicité par les exigences de cette collection destinée aux lecteurs débutants, l'artiste y avait trouvé, paradoxalement, le meilleur cadre pour exprimer ce qu'il avait à dire, à lui-même comme aux enfants, ce qui lui correspondait vraiment.



Oncle Éléphant, L'École des loisirs

C'est pourquoi il est tentant de s'attarder un peu dans ce petit univers (principalement chez Ranelot et Bufolet, dans toutes leurs aventures, mais aussi chez l'Oncle Éléphant et plus brièvement chez Hulul, Sauterelle et les souris) pour essayer d'y repérer ce qui le rend « universellement enfantin », c'est-à-dire capable de toucher les petits comme les grands et de leur faire vivre ensemble le plaisir des histoires.

La peur de l'abandon et la sécurité

La cohérence et la portée de ces petites histoires - parfois à la limite de l'absurde ou du « rien du tout » - où tout et n'importe quoi semblent toujours pouvoir arriver, viennent avant tout de ce qu'elles mettent en scène, de façon à la fois limpide et totalement jouée, les peurs et les besoins les plus vifs de l'enfance et de ce qu'elles parviennent à créer un profond sentiment de sécurité, en montrant comment se gagnent le bien-être et la paix.

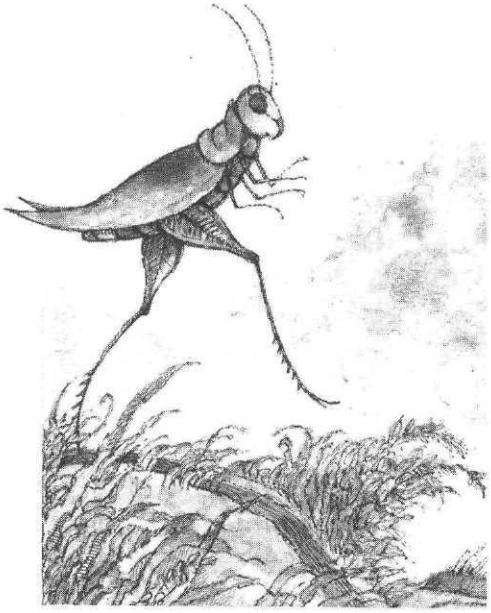
D'abord contre la peur de l'abandon :
« Bufolet appelle à grands cris :
" Reviens, reviens, Ranelot ! Je vais rester tout seul ! "
" Je suis là... Tu sais bien que je viens toujours " dit Ranelot ».

(*Une Paire d'amis*, p.60 et 63)

Un exemple, parmi tant d'autres, de ce qui donne aux dialogues de Lobel leur force et une profonde gravité : on y entend à voix nue, *« à grands cris »*, comme brute, l'angoisse de l'abandon et, en réponse, dans la simplicité de l'évidence, l'assurance d'une présence qui rassure et apaise.

C'est contre l'abandon que la sécurité se conquiert dans les histoires des amis Ranelot et Bufolet ou dans celle du lien qui s'installe entre l'Oncle Éléphant et son (provisoire) orphelin de neveu. Rester tout seul, ne pas savoir ce que l'autre devient, l'attendre, le croire perdu : autant d'épisodes que Bufolet traverse, dans la panique, avant de retrouver, toujours là, toujours aimante, la présence de Ranelot (« Le Rêve », « Descente en traîneau », « Veillée de Noël », « Seul »). Ce qui rassure aussi, c'est de comprendre que l'abandon n'est qu'une peur, un fantasme, un produit de l'imagination, en tout cas jamais réel, c'est un gag, un rêve, une erreur. Toute absence s'explique ou se répare. Même la mort des parents, dans *Oncle Éléphant*, est croyance. Tout en comprenant en même temps qu'il n'y a là rien de ridicule ou d'illégitime : cette peur n'est pas moquée, ni ignorée ou sous-estimée. L'apaiser, c'est aussi la prendre au sérieux.

Hulul, L'École des loisirs



Sauterelle, L'École des loisirs

Dans d'autres livres, la sécurité se gagne contre d'autres peurs : avoir froid, être mangé, ne pas savoir où on est, être prisonnier, rencontrer l'inconnu. Plus ténu, plus discret, le thème parcourt les histoires d'Hulul, de Sauterelle ou des souris, scandé par les images de confort et de tranquillité. Combien de tasses de thé ou de tisane, savourées au coin du feu, dans un confortable fauteuil, combien d'endormissements tranquilles, de retrouvailles, de refuges, une fois l'aventure terminée, le danger déjoué ? Ceux qui sont seuls (Hulul, Sauterelle) s'apaisent aussi après avoir connu le désordre ou l'angoisse (« L'Invité », « Des Bosses étranges », « Étage et rez-de-chaussée », dans *Hulul)*, l'excès d'ordre ou d'agitation (« La Balayeuse », « Toujours », « Le Soir », dans *Sauterelle)*. Et les parents, après le marathon des histoires, comme la souris qui a couru le plus grand des dangers - être mangée -, peuvent enfin savourer la paix : le tilleul, la lecture, le sommeil *(Sept histoires de souris, La Soupe à la souris)*.

La curiosité

Pour fondamental - fondateur même - qu'il soit, ce thème de la sécurité n'épuise pourtant pas le sens des « petites » histoires de Lobel. La présence rassurante de l'autre et la victoire sur les dangers sont aussi la condition pour qu'aient lieu l'aventure, la découverte, l'éveil au monde. Ce que Lobel a si justement montré de la complexité de l'enfance - et du même coup des paradoxes de l'éducation - c'est qu'il s'agit d'atteindre un équilibre entre curiosité et repli, ailleurs et chez soi, et que c'est au grand qu'incombe le rôle d'éveilleur. Le petit parfois résiste, il faut insister, le sortir des tentations de la régression : « Ranelot frappe à la porte de Bufolet en criant : " Réveille-toi, Bufolet ! Sors et viens voir comme l'hiver est beau ! " " Non ", répond Bufolet, " rien à faire, je reste bien au chaud dans mon lit " ».

Ou bien, c'est l'argument même de la première histoire des deux amis : « Réveille-toi, c'est le printemps ! »... « Le crapaud a ramené toutes les couvertures sur sa tête. Ranelot le pousse hors du lit, puis hors de la maison jusqu'au perron ».

Ce n'est pas toujours aussi difficile. Sortir voir le monde, en suivant l'autre, est un bonheur, dit, commenté par le récit et les dialogues, montré souvent par les images : sortir dans le jardin pour saluer l'aurore, aller se promener, se baigner, s'amuser, contempler à deux les nuages, autant d'expériences qui se succèdent et s'accumulent.

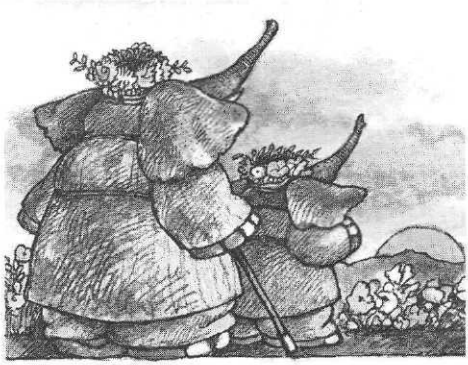
Quant à Sauterelle, elle personnifie presque totalement ce désir de voir, de connaître, d'aller de l'avant. Figure diurne complémentaire du nocturne Hulul qui reste chez lui (l'opposition des deux personnages est plus nette dans les titres anglais originaux : *Owl at home* - Le Hibou chez lui - et *Grasshopper on the road* - Sauterelle sur la route -), elle « décide de partir en voyage." Je me trouverai une route " dit-elle " et je la suivrai partout où elle ira " ». Et quand à la fin, elle

s'endort, apaisée et fatiguée par ses aventures, c'est qu'« elle sait que demain matin la route sera toujours là, la menant partout où elle veut bien aller. »

L'harmonie

Ce monde à découvrir est beau et vaste. La découverte est surtout celle de l'immensité. C'est le ciel qu'on regarde, avec ses nuages, la lune, les étoiles, le soleil, à l'aurore ou au crépuscule. De cette contemplation naît un sentiment d'harmonie, la conscience d'avoir sa place dans ce monde : « Oncle Éléphant a levé sa trompe : " BAAROUM ! " J'ai levé aussi ma trompe : " BAAROUM ! ". Nous étions le roi et le prince et nous avons salué l'aurore à grands coups de trompe. »
Et c'est cette harmonie qui permet - contre toutes les peurs - de jouir de la solitude, de conquérir l'autonomie : « " Je suis heureux, je suis très heureux [dit Ranelot]. Ce matin en me réveillant, je me suis senti bien parce que le soleil brillait. Je me suis senti heureux d'être ce que je suis et je me suis senti heureux de t'avoir pour ami. Je désirais être seul pour penser combien tout cela est merveilleux ! " " Oh ! " dit Bufolet, " je pense que c'est une très bonne raison pour désirer être seul ". » Et justement c'est la dernière histoire de *Ranelot et Bufolet* !

Conquête de l'autonomie, sécurité, confiance en soi et en l'autre, bonheur d'être au monde : rien de plus sérieux sans doute que ces thèmes majeurs, rien de plus important pour l'enfant qui grandit. Et pourtant ! rien de plus léger, de gracieusement « enfantin », que la manière dont tout cela est raconté et montré. Il y a là tout un art de dire sans en avoir l'air, par le détour de la fantaisie, de l'anecdote : une façon subtile et juste de communiquer avec les enfants, de leur parler en les écoutant. Pour cela Lobel leur invente des histoires, qui non seulement les prennent au sérieux, mais surtout entrent



Oncle Éléphant, L'École des loisirs

profondément dans leur logique et leurs modes de compréhension en proposant tout un jeu, que ce soit dans la manière de mettre en scène les personnages, de les faire jouer et évoluer ou dans l'étonnante logique qui les anime.

La mise en scène des personnages

Plus que le recours à des figures animales (rien de plus banal que l'anthropomorphisme dans la littérature de jeunesse), c'est le rôle que Lobel fait jouer à ses différents personnages qui semble le plus significatif. En particulier parce qu'ils représentent - quasiment au sens théâtral du terme - le jeu des relations entre les grands et les petits (là aussi la plupart des exemples se trouvent dans *Oncle Éléphant* et dans *Ranelot et Bufolet*, même si les autres histoires n'en sont pas dépourvues), mais de manière indirecte, fabulée (jusqu'à quel point fantasmée ?). Car s'il est clair que le sens de ces histoires est de montrer ce qui aide à grandir, la relation parents/enfants n'est pas directement montrée. Sans doute est-elle au cœur du propos, mais elle apparaît comme décentrée, abordée par le biais des liens autres qui se tissent entre un vieil oncle et son jeune neveu ou entre deux amis (une « paire »). Le récit tout entier d'*Oncle Éléphant* se cale très exacte-

ment entre la disparition et la réapparition des parents, dans une sorte de parenthèse - entre la porte qui s'ouvre et la porte qui se referme - qui semble offrir l'occasion d'apercevoir avec plus de brillance qu'à l'ordinaire l'image des relations entre un petit et un grand, très grand en l'occurrence, puisque à la fois très vieux et éléphant ! Quant à la paire de batraciens aimablement baptisés Ranelot et Bufolet en français (tout simplement Frog and Toad - Grenouille et Crapaud - en anglais), ils sont présentés comme des amis. Mais si quelques histoires les montrent en effet dans une relation tout à fait égalitaire (par exemple « La Surprise » dans *Les Quatre saisons de Ranelot et Bufolet*, où chacun de son côté agit exactement comme l'autre), la plupart de leurs aventures montrent un Ranelot « adulte » (calme, rassurant, prenant l'initiative) face à un Bufolet plus « enfant ». C'est lui qui a peur d'être abandonné, d'être moqué (« La Baignade » dans *Ranelot et Bufolet)* de ne pas réussir (« Le Cerf-volant » dans *Cinq nouvelles histoires de Ranelot et Bufolet)*, etc.

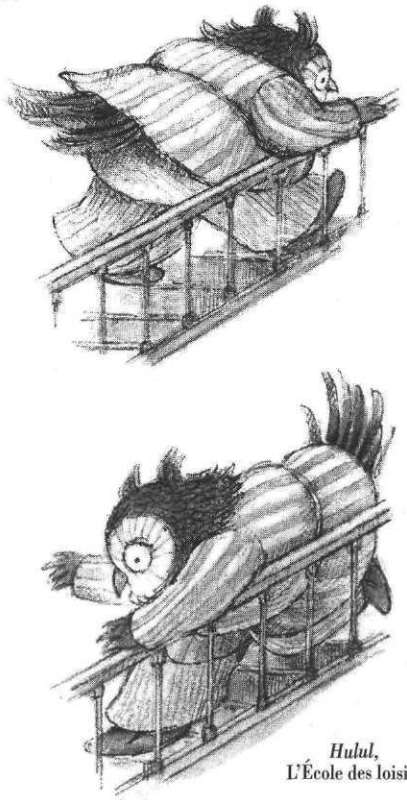
L'effet produit par ce décalage est d'offrir une image extraordinairement libre de la relation entre petits et grands : amour et confiance, tout simplement, allant de soi, sans les risques d'une relation trop exclusive qui s'enfermerait dans les mécanismes de l'autorité, du désir de possession ou de surprotection.

Le petit éléphant n'est que pour un temps chez son vieil oncle, Ranelot et Bufolet ont chacun leur maison. Le respect mutuel semble le maître-mot : la relation bien sûr n'est pas égale, puisque l'un sollicite, montre ou encourage tandis que l'autre suit, invite ou accepte, mais le plaisir final est toujours celui d'un partage. Et au contraire d'un propos délibérément « éducatif » qui n'insisterait que sur ce que le petit apprend, les histoires de Lobel montrent à quel point l'adulte s'enrichit, trouve lui-même un équilibre dans ce partage.

Et il le dit. Parfois directement : « " Je me suis senti heureux de t'avoir pour ami " dit Ranelot. » « "Je comptais les jours ", dit Oncle Éléphant. " Les jours que nous avons passés ensemble ? ", demandai-je. " Oui ", dit Oncle Éléphant, " des jours merveilleux qui ont passé bien trop vite ". »

Parfois par le biais d'une histoire : « " Et voilà comment ", dit Oncle Éléphant, " le roi et le prince s'entraidèrent pour retrouver leur chemin ". »

Les images aussi le montrent, qui bien souvent donnent à voir le grand derrière le petit, en appui, pour qu'ils puissent faire ou voir « ensemble la même chose » comme le conclut l'histoire emblématique de « Grand-Pierre et Petit-Jean ».



Hulul,
L'École des loisirs

La logique enfantine

Autre décalage plein de finesse : celui qu'introduit l'humour très particulier de ces histoires où deux logiques coexistent à égalité - celle de l'enfant, explicitement prise en compte par le récit, et la logique « raisonnable » implicite et discrète. La manière dont l'enfant ressent et s'explique - ou ne s'explique pas - ce qui se passe autour de lui est au centre de nombreux récits. Tantôt c'est la pensée magique : le monde se plie à ses besoins (comme dans « Le Voyage » dans *Sept histoires de souris*) : « Il roula, roula, roula jusqu'à ce que l'auto tombe en morceaux. Mais au bord de la route il y avait un marchand de patins à roulettes... Il roula, roula, roula, jusqu'à en perdre ses patins. Mais au bord de la route il y avait quelqu'un qui vendait des bottes. », etc. Tantôt c'est la perplexité devant un phénomène incompréhensible : pourquoi y a-t-il des bosses dans le lit ? pourquoi la lune me suit-elle ? *(Hulul)* Tantôt encore l'animisme, accompagné de respect pour les petites choses ou les petits êtres qu'il faut prendre garde à ne pas déranger (le puits aux souhaits dans *Sept histoires de souris,* la lampe dans *Oncle Éléphant*). Logique enfantine encore, prise au sérieux, dans le besoin d'affirmer son pouvoir sur l'ordre des choses, de maîtriser le déroulement du temps ou le désordre de l'aléatoire.

C'est ce que fait Bufolet quand il dresse la liste de ce qu'il a à faire et barre, triomphant, au fur et à mesure, ce qu'il a écrit et fait. De même Oncle Éléphant compte, les maisons, les champs, les poteaux, les coquilles de noisettes... et les jours. Une manière aussi de montrer qu'il n'y a pas que les enfants pour avoir besoin de cette défense contre l'angoisse ? Cette attitude n'est pourtant pas sans risque : si compter peut paraître le comble du bonheur (« Nous nous assiérons ici-même sur le perron et nous compterons les étoiles », dit Ranelot pour décrire à Bufolet le bonheur du printemps),

Sept histoires de souris, L'École des loisirs

les conduites obsessionnelles sont menaçantes : Sauterelle, sans rien dire, sinon sa surprise, fuit la mouche maniaque, les papillons qui font toujours la même chose ou les scarabées sectaires. Rester libre !

Le jeu de la naïveté

Dans beaucoup d'autres histoires, se glissent les motifs de l'astuce et du respect de l'illusion. Non pas pour tromper par plaisir mais au contraire pour résoudre un problème, maintenir une croyance, ou rétablir la confiance. Face à ce qui dérange, contrarie ou perturbe (un chapeau trop grand, l'absence de courrier), il s'agit de s'appuyer à la fois sur la logique enfantine, en respectant ses mécanismes (Ranelot dit à Bufolet que sa tête grandira pour s'adapter à la taille du chapeau s'il pense à des choses très grosses), et sur le rationnel (il fait rétrécir le

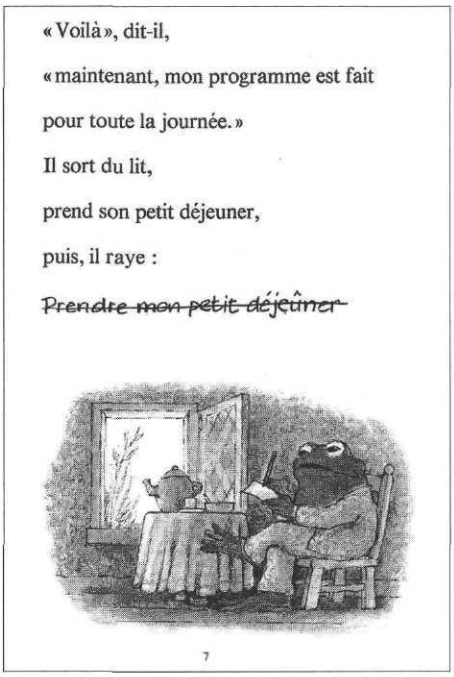
chapeau). De même Sauterelle remercie le moustique, convaincu de son importance, de l'avoir aidée à traverser une flaque alors que c'est elle qui l'a porté. Mensonge ou respect ? En tout cas effet d'humour : car il n'est fait aucun commentaire, c'est au lecteur de rétablir les faits et de prendre - comme il veut - ses distances avec le personnage qui persiste dans son illusion. Comme il est libre d'expliquer - le texte n'en dit rien, les images à peine plus - ce qui inquiète ou étonne Hulul. Et il est seul à savoir ce qui s'est passé quand Ranelot et Bufolet, chacun en secret, croit avoir rendu service à l'autre (« La Surprise » dans *Les Quatre saisons)*. D'où la distance amusée envers les personnages.

Logique du récit

Cette logique décalée n'est pas vécue seulement dans le contenu des histoires, par le biais des personnages. Elle est aussi, très largement, ce qui guide le récit (et donc la lecture) dans sa composition même.

Non pas tant à l'intérieur des épisodes : chacun globalement s'organise selon le schéma canonique du conte (problème - péripéties - résolution), en adoptant volontiers les modalités de la randonnée avec des bout-à-bout, de multiples répétitions, des reprises.

Mais surtout dans l'organisation des livres, découpés en chapitres qui se succèdent sans vraiment s'enchaîner. Certes il y a parfois un cadre - le séjour chez Oncle Éléphant a un début et une fin, les saisons rythment l'activité de Ranelot et Bufolet - mais même dans ce cas aucune nécessité logique ne semble régler l'ordre ou la succession des histoires. Chaque chapitre est vraiment une nouvelle aventure que rien ne relie à la précédente. Un effet de « décousu », accentué par la mise en évidence du découpage dans les sommaires au début des livres - avec leurs titres qui bien souvent insistent sur le caractère unique de l'épisode par l'usage de



Une Paire d'amis, L'École des loisirs

l'article défini (« Le Bouton perdu », « L'Histoire », « La Lettre », « L'Invité », « Le Club », « La Balayeuse », etc.) - renforcé bien sûr par l'absence de texte ou d'images évoquant l'entre-temps, et qui procure à la fois un sentiment de liberté, de fantaisie, de surprise toujours possible et l'impression de durée : ça pourrait continuer encore, encore et encore.

Cette syntaxe globale du récit, qui crée un rythme particulier, se trouve aussi soulignée par celle des phrases. Courtes, construites sur le schéma le plus simple possible (sujet, verbe, complément), les phrases sont le plus souvent juxtaposées, se succédant la plupart du temps sans mots de liaison, ni logiques ni temporels. À peine trouve-t-on quelques « mais », « alors » ou « et ». Cette simplicité n'a pas seulement pour but la lisibilité d'un texte adressé aux lecteurs débutants, elle crée un véritable effet de style, elle incite en permanence, sur un rythme accéléré, à recons-

truire tout l'implicite. Et ce sont les dialogues - ou les monologues - qui prennent en charge les explications ou les commentaires de ce qui se passe. Dans presque tous les textes ce sont eux qui occupent la plus large place, rythmés d'exclamations et d'interpellations. C'est là que se trouvent exprimés, en direct, les sentiments, les émotions, les pensées. Ce qui paradoxalement laisse le lecteur libre de choisir sa distance par rapport aux personnages : il les entend sur le vif, directement, mais il peut en même temps assister, comme au spectacle, à l'échange verbal, écouter l'un puis l'autre, sans le recours extérieur à une voix accompagnatrice qui lui serait à lui seul adressée.

Quant à la mise en place des images, elle contribue sans doute à accentuer cet effet : dans ces livres-là, contrairement à ce que son talent lui permet de réussir ailleurs (*Ming Lo déplace la montagne*, *Le Magicien des couleurs*, entre autres) Lobel ne joue ni sur la pleine page, ni sur les grandes compositions. Les illustrations, dans une gamme restreinte de couleurs, sont disposées dans la page de manière libre et variée, selon un rythme qui épouse celui du récit et du dialogue. Elles en constituent le contrepoint visuel, comme un écho discret. Par là elles offrent le support d'une lecture de plus, qui autorise tous les jeux de distance et de commentaires (attention portée aux mimiques, aux jeux de regards, aux gestes et attitudes, changements ou décalages d'échelle, place du décor...).

Des histoires dans les histoires

Autre particularité, autre effet de décalage dans l'organisation des récits : les ruptures de niveau, sinon de ton, introduites par la présence des histoires emboîtées qui sont l'argument répété de plusieurs chapitres. En dehors même de *Sept histoires de souris* ou de *La Soupe à la souris* qui fonctionnent entièrement sur le principe d'un récit cadre engendrant des séries d'histoires racontées, les quatre volumes de *Ranelot et Bufolet*, comme *Oncle Éléphant*, comprennent tous au moins un chapitre, sinon deux, qui non seulement montrent un personnage racontant une histoire, inventant une chanson ou écrivant une lettre, mais donnent aussi à entendre et à voir le contenu de ces textes (« L'Histoire » et « La Lettre » dans *Ranelot et Bufolet* ; « Frissons » dans *Cinq nouvelles histoires de Ranelot et Bufolet* ; « Le Coin » dans *Les Quatre saisons* ; « Dragons et géants » dans *Une Paire d'amis* ; « Oncle Éléphant raconte une histoire » ; « Oncle Éléphant écrit une chanson »). Or il s'agit à chaque fois d'un reflet à peine transposé de la situation où se trouvent celui qui dit et celui qui écoute : non seulement le style et le rythme de la narration suivent presque à l'identique ceux du récit principal (même syntaxe, même jeu de dialogues) mais le parallélisme est total entre les aventures ou les émotions des protagonistes évoqués et celles des personnages principaux. Tantôt le lien est directement établi (par exemple quand Ranelot se met lui-même en scène dans ses souvenirs d'enfance ou quand il écrit une lettre) tantôt juste suggéré : au lecteur de se saisir des (nombreux) indices qui permettent de faire le lien entre les deux niveaux. Ce faisant, il entre dans le jeu et expérimente les délices vertigineuses de la fiction : avec ces histoires en abyme, dont les niveaux se dédoublent, c'est sa propre place de lecteur dont il peut prendre conscience : il est bien celui à qui l'histoire est vraiment destinée puisqu'on lui montre à quel point est concerné l'auditeur d'une histoire et comment jouent le dédoublement et l'identification. On retrouve ici encore la subtilité d'une mise en scène à la fois efficace, profondément signifiante et pleine d'humour. Sans compter sur le discret accompagnement des images qui parsèment les livres... de livres : même si le texte n'en parle pas, nombreuses sont les pages où on les aperçoit, élément presque systématique

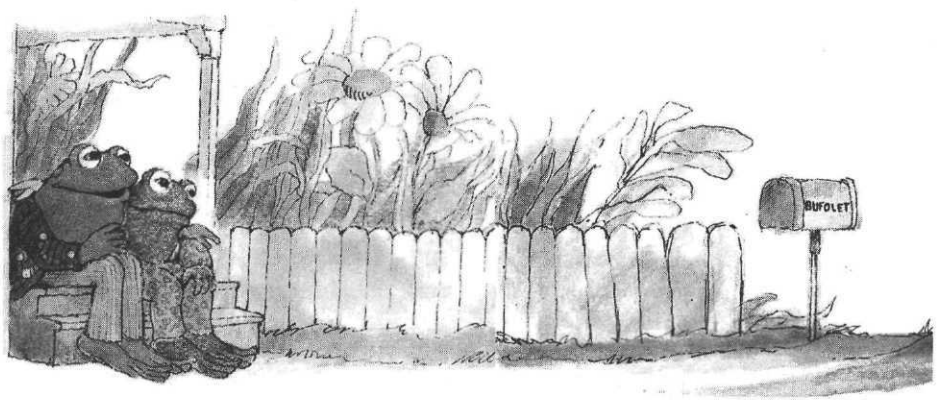
du décor, au pied d'un lit, sur une table, ouverts le plus souvent. Ils apparaissent de façon privilégiée dans les images « en plus », celles qui accompagnent le sommaire *(Ranelot et Bufolet ; Les Quatre saisons ; Cinq nouvelles histoires)* ou illustrent la couverture elle-même *(Hulul, Ranelot et Bufolet)*

Le livre - coffret d'histoires - est donc mis au même rang que les autres objets qui exposent, à une place particulièrement visible (couverture, page de titre et sommaire) une sorte de condensation imagée, bien qu'indirecte, du sens des histoires qu'ils annoncent : les jeux d'extérieur ou la paix de la maison, avec ses boissons, ses fauteuils et ses lampes. Où l'on retrouve les thèmes soulignés plus haut comme essentiels et permanents : sécurité, curiosité, autonomie.

Il n'est pas anodin que les livres et les histoires soient un motif central dans ces ouvrages écrits pour une collection intitulée « I can read ».

Il y aurait encore bien des choses à dire et à découvrir dans le petit univers de Ranelot et Bufolet et d'Oncle Éléphant, dans la nuit mystérieuse d'Hulul ou l'étonnant voyage de Sauterelle : chaque relecture suscite de nouveaux émerveillements, des rapprochements, des surprises. Comme si ces histoires si limpides et si simples étaient une profonde énigme, toujours à déchiffrer. Il est sûr en tout cas qu'elles sont - comme le disait Pierre Encrevé dans « Arnold Lobel un très grand écrivain-peintre » (*La Revue des livres pour enfants*, n°95, février-mars 1984) - un exemple merveilleusement abouti de « l'action propre qu'effectue au plus profond de la construction du moi le contact avec un monde littéraire accompli. »

D'autant plus que l'enfant n'est pas le seul concerné. S'il y a une authenticité de l'« universellement enfantin », c'est qu'il touche également l'adulte. Pierre Encrevé ajoute : « Arnold Lobel... écrit à l'intention d'un couple, celui que forment un enfant qui s'endort et l'adulte qui lui lit le livre, assiste à son endormissement, et se retrouve avec le livre ouvert parmi le souffle régulier de l'enfant endormi. C'est un lien très particulier. Il s'agit d'histoires expressément destinées à introduire au sommeil : à la dernière page de chacun d'eux le personnage dort ou s'apprête à dormir. Un enfant ne les lit pas seul. Il a besoin de l'émotion de l'adulte troublé par l'affleurement de son enfance. Et moi adulte je dois passer par l'enfance de l'enfant qui s'endort pour atteindre l'enfant que j'ai été et ses sommeils incomparables. » ■



Une Paire d'amis, L'École des loisirs